

UN JOUR D'ÉTÉ DANS UN DES DERNIERS BIDONVILLES D'ALGER

Les oubliés de Sidi-Youcef

Il est des situations qui laissent parfois aux mots très peu de chances de pouvoir retraduire, rendre compte de toute la charge émotionnelle qui s'en dégage. De dire, rapporter l'ampleur du drame qui s'y déroule, sa complexité, son aspect presque irréel qui projette le plus endurci des hommes dans une sphère parallèle, le temps d'un passage dans un bidonville d'Alger, un jour où le thermomètre s'affole sous le poids de la canicule...

Abla Chérif - Alger (Le Soir) - La chaleur suffocante qui s'est abattue sur la capitale ce vendredi contraint à des déplacements tardifs. La visite dans un des derniers bidonvilles de Béni-Messous s'effectue, bien sûr, en fin de journée. L'heure où les habitants des lieux, tapis loin des rayons brûlants, peuvent enfin franchir la plaque de zinc surchauffée qui sert de porte à leur mesure. Pour y accéder, il faut emprunter une petite piste abrupte où le risque de chute conduirait directement à un égout aux relents nauséabonds. C'est le chemin qu'empruntent chaque jour les enfants pour se rendre à l'école.

Aujourd'hui, la progéniture de Nabil est absente. L'homme qui nous servira de guide entame la visite des lieux par son «chez-soi». L'égout est à moins de cinq mètres de la barrière de roseaux avec laquelle il clôture une courette où s'entassent tous ses biens les plus

des familles entières qui s'échappent de la forêt de Baïnem. Nos enfants les rencontrent assez souvent en allant à l'école le matin. Ce sont des bêtes dangereuses. Les petits ont peur et nous aussi, parfois ce sont des rencontres qui donnent lieu à des scènes de panique incroyables.» Une voix féminine hèle Nabil. «Dis-leur de venir ici, venez-nous voir, nous sommes les oubliés de Sidi-Youcef.»

Le guide tire à la hâte la porte de zinc et la barrière de roseaux. Sa voisine est là à attendre. Pour accéder à son «intérieur», il faut éviter une petite bassine en plastique rouge qui déborde d'eau. Chaque maison en fait de même ici. «C'est pour les serpents, la vie que nous menons nous a appris que ces bêtes deviennent inoffensives après s'être abreuvées. Elles viennent à la bassine boire et repartent sans aller plus loin. Parfois, il y a cependant des acci-



C. Karima, 13 ans de vie dans le bidonville de Sidi-Youcef.

Photos : DR

Il fait très sombre ici. Deux petits lits en bois usé contiennent cinq matelas qui ne semblent en faire qu'un. La literie est essentiellement constituée de dons de particuliers. «Mon mari gagne sa vie comme il peut en réparant de l'électroménager», lance avec une voix posée Karima. D'un petit mouvement de la tête, elle indique la cuisine. L'espace est terriblement réduit, totalement obscur. Sur un potager en ciment s'empile un tas de vaisselle. Les tôles qui font office de toit ont été disposées de façon à laisser une ouverture nécessaire à la cuisine. «En temps de pluie, je ne peux pas laver la vaisselle durant une semaine. Nous sommes inondés. Vous vous souvenez des dernières averses qui se sont abattues durant le mois de Ramadhan ? Nous avons eu de l'eau jusqu'aux chevilles. La majorité des personnes dorment par terre chez nous, imaginez un instant ce qui peut se produire lorsque vous êtes plongé dans le sommeil et que votre matelas en mousse absorbe toute l'eau qui s'infiltre. Imaginez la même scène lorsque la température descend à 8 degrés à l'intérieur.» Mais aujourd'hui, la chaleur plonge les lieux dans une atmosphère presque irréelle. Wissam, la fille aînée des Chibane, insiste pour que se poursuive la visite de la cuisine, des minuscules sanitaires où elle et sa famille sont obligés de tenir en main un parapluie les jours de pluie. Wissam est trop timide pour parler. Elle s'exprime par des gestes. Comme celui de s'adosser à une toute petite table blanche près de laquelle se maintient en équilibre un amoncellement d'ustensiles pour dire qu'il s'agit là de son espace, son bureau où elle prépare ses examens réussis avec brio. Là où elle s'évade en s'adonnant à sa passion, le dessin. Sa mère refuse de céder aux larmes qui lui nouent la gorge. «Un soir, alors qu'elle dormait, j'ai décidé d'ouvrir son journal intime. Pas pour l'espionner, juste pour savoir ce que mes filles pensent de cette vie que nous menons.»

Dans un arabe parfait, Wissam inscrivait un soir d'hiver : «Mon souhait le plus profond est d'habiter une maison où je regarderais la pluie tomber par une fenêtre.» L'émotion est trop forte. Les mots de compassion inutiles. Le père arrive, demande si les visiteurs que nous sommes ont été reçus

de la manière qu'il se doit. Son épouse tient encore à dire quelques mots, rappelle que toute la famille tient «par la grâce de Dieu», qu'elle souffre de ne pas avoir l'espace suffisant pour accomplir les prières surérogatoires la nuit, de supplier le Seigneur de mettre fin au calvaire qu'elle et ses enfants endurent depuis plus de 13 ans.

A cette époque (2004), las de louer des maisons à des prix qui les plongeaient dans une famine totale, les Chibane n'ont eu d'autre choix que de trouver refuge dans la terrible forêt de Sidi-Youcef. Ici, les enfants viennent souvent au secours des parents dépressifs. «Ne t'étonne pas maman, dit une petite fille à sa mère qui relate, à son tour, l'épisode des sangliers qui débarquent, des rats, des mille-pattes et des serpents qui peuplent cette forêt. Ne t'étonne pas car nous sommes chez eux, c'est leur territoire, pas celui des êtres humains. Les étrangers, c'est nous, pas toutes ces bêtes qui nous entourent».

Autour de nous, un groupe d'enfants est en effervescence. La plupart ont été dépêchés par leurs parents qui désirent s'enquérir du but de cette visite. «Venez chez nous, s'il vous plaît, pourquoi allez-vous uniquement chez certaines personnes, ma mère vous dit qu'il y a plus d'une quarantaine de familles ici. Vous allez nous reloger, ils vont nous donner des maisons à nous aussi, ils ont emmené tout le monde à Bousmaha, mais nous, ils nous ont oubliés, ils nous ont pourtant recensés, nos familles ont apposé leurs empreintes digitales, mais ils ne sont plus jamais revenus nous voir.» L'enfant n'a pas plus de dix ans, mais sa maturité égale celle des adultes qui viennent à sa rencontre. A l'autre bout du bidonville, la colère gronde. Moins patients que leurs aînés, les jeunes déversent leur rancœur. Ils ont peine à cacher leur déception lorsqu'ils apprennent que ces visiteurs auxquels ils ont affaire ne sont autre que des journalistes. «Nous avons attendu trop longtemps, hurle Hicham Zaït. Nous ne sommes pas des animaux pour vivre dans de telles conditions.»

Hicham est né dans un bidonville, et y demeure encore à trente ans passés. Ses parents sont des sinistrés et fils de sinistrés de La Casbah d'Alger. «Nous faisons partie de ceux qui n'ont jamais été

recasés. J'ai la haine lorsque je me balade à travers la capitale et que je vois tous ces immeubles. Au début, j'en rêvais, puis je me suis mis à espérer, mais à présent, trop de temps a passé, mon cœur est en sang. Je ne crois plus en rien, ce sont tous des menteurs, des voleurs. Regardez, nous vivons dans un fossé, le long d'un lit d'oued, près d'un égout et au milieu des animaux, comment voulez-vous qu'ils nous voient ou pensent à nous ?» Hicham ouvre la porte de sa baraque. Sa belle-sœur et sa grand-mère se couvrent la tête d'un foulard. Elles racontent le calvaire des enfants souvent atteints de coups de chaleur en été. Leurs longues nuits d'hiver lorsque l'eau s'infiltre, noyant tout sur son passage, contraignant les adultes à porter les enfants endormis pour qu'ils puissent terminer leur sommeil sans être totalement mouillés. «Le lendemain, ils doivent aller à l'école, nous faisons en sorte qu'ils puissent dormir assez longtemps. Les enseignants savent ce qu'il en est, ils sont indulgents avec eux. Pour les plus grands, c'est une autre histoire. Vous savez, ici il n'y a que le primaire qui les accepte, les autres sont chez nos familles car les écoles exigent des certificats de résidence. On n'en délivre pas pour les gens comme nous qui habitent des bidonvilles. Alors, ils vont ailleurs.»

Hicham a du mal à se calmer. «Lorsqu'ils sont venus reloger les gens de Bousmaha, nous étions fous de joie. Il s'agissait de voisins, on se parlait par la fenêtre. L'administration a décidé que nous ne faisons pas partie du découpage. Un oued de quelques mètres et un égout nous séparent, ils ont dit qu'eux faisaient partie de Béni-Messous et que nous étions, par contre, rattachés à Bouzaréah. Voilà l'histoire. Ils ont promis de revenir, mais ils ne l'ont jamais fait.» La grand-mère veut ajouter un dernier mot : «Alger sans bidonvilles est le plus gros mensonge du siècle. Ils ont recasé des tas de gens, c'est vrai, mais des centaines de familles logent encore sous des tôles de zinc. Prenez le téléphonique et vous saurez ce qu'il en est.» La vieille dame a le visage écarlate. Dans la «pièce» où elle se trouve, la chaleur est tout bonnement intenable. Dehors, la nuit est déjà là, amenant avec elle un air frais qui rend l'atmosphère plus clémente. Bizarrement, les familles restent terrées à l'intérieur.

L'insécurité est totale ici, explique Hicham sans aller dans le détail. «Nous vous avons tout raconté, à vous de porter la voix des damnés de Sidi-Youcef.» Les mesures disparaissent dans l'obscurité. Un enfant rentre en courant apporter des pastilles anti-moustiques à sa maman. Les nuées d'insectes rendent les lieux invivables. «L'an dernier, j'ai dû conduire ma fille en urgence à l'hôpital car elle avait été piquée à l'œil. Cette piqûre s'est infectée», lâche Nabil. Pour lui aussi, il est temps de rentrer. La nuit est porteuse de tous les dangers dans l'oued de Sidi-Youcef.

A. C.



Nabil, guide des lieux.

précieux : une minuscule table de plage où ses trois filles font leurs devoirs en période scolaire et un tapis d'halfa roulé et maintenu à la verticale... Le sol de cette courette est presque entièrement recouvert de cartons qui se renouvellent tous les deux, trois jours afin que soit maintenu un minimum d'hygiène.

L'allée ainsi «cartonnée» mène directement vers une petite ouverture aux contours irréguliers et dissimulée là aussi par une petite porte en zinc. A l'intérieur, une pièce très sombre, humide, suffocante où cinq matelas en mousse de très mince épaisseur se disputent la place. Un peu plus loin, une armoire, une cuisinière. «Voilà, c'est chez moi, lâche Nabil. Nous sommes cinq à vivre ici depuis 2004... Je m'estime heureux, je suis l'un des mieux lotis ici». Nabil parle peu. Pas de honte. Plutôt de la lassitude née d'une trop longue attente de voir le «sort» le libérer de cette tombe où il se débat de son vivant. «Que voulez-vous que je vous dise, c'est une catastrophe, une horreur. Le pire, c'est quand les sangliers débarquent...

dents. Khalti Yamina, ma voisine, a vécu une scène épouvantable il y a quelque temps. Alors qu'elle prenait sa douche, un serpent (ce sont des serpents jaunes) qui pendait au plafond s'est enroulé autour de son cou. La malheureuse n'a pas de chance, quelques semaines auparavant, un rat l'avait mordu à l'orteil.»

La voisine de Nabil parle vite. Elle tient à donner son nom : Karima, mère de trois filles au parcours scolaire exemplaire. A l'entrée de sa «maison», cinq ou six chats s'étirent. Les plus jeunes s'amusent avec un objet difficile à identifier. «Venez voir, c'est la tête d'un rat. J'élève des chats pour qu'ils me débarrassent de toutes ces bestioles qui nous entourent. Chaque matin, je sors balayer ce qu'ils ont chassé la nuit, on retrouve surtout des rats et des mille-pattes, surtout les rouges, leur piqûre est très dangereuse. On les trouve parfois à l'intérieur à nos pieds.»

A l'intérieur, le ventilateur brasse un air chaud. Il est 19h45, le thermomètre affiche 32 degrés dans l'unique pièce des Chibane.